

LA DAME DU CHARMANT SOM

Sylvain Ansoux

Éditions ThoT
Roman

Sylvain Ansoux est né à Lyon et vit à Grenoble. Il est enseignant en éducation socioculturelle pour le ministère de l'Agriculture. Son appétit insatiable pour la musique l'a conduit à animer des émissions de radio, à organiser des concerts et à élaborer de nombreux projets musicaux avec ses élèves.

*La vie sans musique est tout simplement
une erreur, une fatigue, un exil.*

Friedrich Nietzsche

À ma famille et mes amis.

LE LIVRE D'ÉMILE

1. Passions

Durant sa courte existence, le cœur d'Émile s'enflamma pour deux passions : l'accordéon et Mado.

L'accordéon est un instrument de musique du XIX^e siècle. Il s'agit d'un piano à bretelle. À l'époque, il est considéré comme un jouet pour les enfants. Celui d'Émile est composé de vingt touches de métal, et pas une de plus.

Mado est le diminutif de Madeleine, et c'est tout un poème. Un poème tombé dans les bras d'Émile un beau soir d'octobre 1868 alors que les flocons blancs et légers tapissaient les routes de montagne, alors que le jeune homme s'égarait sur des chemins caillouteux, transi de froid. Ce prénom, Madeleine, vient du grec. Dans la Bible, il désigne une femme de mauvaise vie.

Pour Émile, ce prénom devint dur à oublier. Il était d'une couleur éclatante qu'il associait à la nature. La nature, c'était celle du Charmant Som, une montagne magique, à quelques kilomètres de Grenoble.

2. Le départ

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

Arthur Rimbaud

Le père de Madeleine était alpagiste du 10 juin au 10 octobre. Il gardait les troupeaux sur le Charmant Som dans le massif de la Chartreuse, là où la nature est la plus sauvage, la plus implacable, et l'herbe la plus tendre et la plus grasse.

Le père d'Émile était musicien, il lui apprit l'amour de la musique et comment placer ses doigts sur les bonnes touches au bon moment.

Le 12 septembre 1868, le jour de ses dix-sept ans, Émile se lança sur les routes. Il faisait froid et sec dans le nord de la France. Dans le sud-est, les premières précipitations neigeuses s'abattaient sur les sommets.

L'enseignement musical du jeune homme était terminé, il était temps pour lui de gagner sa vie. Depuis des générations, dans sa famille, on était soit professeur de musique soit comédien errant. Émile n'avait aucun intérêt pour la comédie et n'envisageait pas non plus une carrière d'enseignant.

Il annonça simplement ses projets à son père dans son bureau :

— Père, je veux parcourir les routes de France et faire danser les gens avec mon accordéon.

Son père haussa les épaules. C'était un mouvement d'humeur plutôt rare chez lui, mais il trahissait une certaine résignation. Il regarda les partitions sur son bureau. Un oiseau courageux chanta dans les champs glacés.

— Faire danser est une noble ambition, mais cela peut conduire à ta perte. La musique, c'est aussi capturer des éclats de rêves qui flottent et les coucher sur le papier afin que d'autres puissent s'en emparer.

Émile observa les papiers remplis de solfège savamment disposés sur le bureau. Il se tourna vers son père et dit calmement :

— Je veux vivre la musique plutôt que la figer.

3. La question

La musique creuse le ciel.

Charles Baudelaire

— Qu'est-ce que la musique ? demanda Jean, le père de Mado.

— De la magie, sans artifice, répondit Émile quand il fut réchauffé. Un musicien, c'est un magicien qui connaît tous les tours, mais qui peut se laisser surprendre par le son de la neige fondant sur les toits.

Il empoigna son accordéon et commença à imiter le son des gouttes de neige fondue tombant dans les seaux. Il se cala sur ce rythme avec la main gauche, tandis que celle de droite esquissait une mélodie. Ses doigts glissaient sur les touches.

Deux notes : une pour imiter le son de la chute, l'autre celui de l'impact. Petit à petit, il accéléra et rajouta des notes à son imitation de la nature.

Il conclut par un « il faut savoir s'émerveiller », sous les yeux ébahis de Mado et Jean.

4. Printemps

Le temps s'étira. L'hiver passa. Une abeille vint se poser sur l'épaule de Mado. Elle laissa sur sa peau la piqûre du printemps.

Mado allait dans les champs avec les bêtes. Depuis la bergerie, elle escaladait sur un kilomètre, deux cents mètres de dénivelé positif. Deux cents mètres d'herbage délicieux. L'alpage était couvert de jonquilles et de milliers d'autres merveilles colorées. Madeleine gravissait la montagne et écoutait le meuglement des vaches. Elle se sentait aux portes du paradis. Au sommet, elle s'asseyait sur un rocher à l'abri du vent. Depuis ce belvédère, elle contemplait les splendeurs du paysage : à commencer par le monastère de la Grande Chartreuse. Ses formes géométriques s'étendaient sous ses pieds. Elle se nourrissait de leur sérénité, puis ses yeux noirs se dirigeaient vers sa majesté Chamechaude et vers l'étrange pic de la Pinéa. Partout où son regard portait, c'était 380 degrés de beauté.

Il ne lui manquait qu'un seul être : Émile, son ange musicien.

Alors, elle répétait une chanson. Leur chanson. Émile lui avait laissé un harmonica. Elle l'avait mis dans sa besace en compagnie de quelques victuailles. Mado voulait apprendre la musique, la passion de son amoureux, pour l'apprivoiser, pour la partager avec Émile et ainsi mieux

se confondre avec sa rivale. Elle deviendrait son unique amour. Mais la plupart du temps, elle travaillait peu son instrument. Elle attendait son retour.

Quand les rayons du soleil faiblissaient, elle revenait vers la bergerie. Après avoir trait les Tarines, elle délaissait les vaches pour se regarder dans l'eau du bassin. Elle découvrait une jolie jeune fille. Elle lissait ses cheveux noirs, pareils au plumage des corbeaux peuplant le sommet de sa montagne. Elle tirait son abondante chevelure en arrière, son grand sourire enjôleur se reflétait à la surface de l'eau. Il semblait contenir toutes les promesses d'un futur radieux.

5. Chantiers

C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches.

Victor Hugo

C'est à partir du moment où il quitta le Charmant Som que cela fut dur d'oublier son prénom : Madeleine, Mado, quinze ans à peine. Tout restait à éprouver, même la joie d'être aimé. Émile jouait alors aux confins du pays, à la frontière entre la France et l'Italie. Des ouvriers aux visages creux creusaient un tunnel. Chaque matin, la bouche monstrueuse avalait les hommes droits et fiers. Le soir venu, elle recrachait des corps fatigués. Le chemin de fer exigeait son lot de souffrance. Chaque kilomètre arraché à la roche coûtait de la sueur et une dose de sang. La mort rôdait, elle n'oubliait personne, elle prenait son dû. Elle volait les âmes, rendait parfois les cadavres. D'autres fois, elle se contentait des membres : un pied, une jambe, une main, un bras. Les amputés tanguaient dans les rues. On les croisait, on les évitait, on s'en tenait à l'écart. Ils végétaient aux abords du chantier, vivant d'expédients.

Émile et son accordéon suivaient la progression courageuse de ces braves. Et c'est ainsi que, depuis Chambéry, il avait échoué à la ville frontière de Modane.

Émile égayait les soirées du grand hôtel. Le seul, l'unique établissement de plaisir de la ville. Sous les lustres luxueux de l'hôtel, avec son instrument en bandoulière, il enchaînait les polkas, les valse, les succès du moment et les adaptations de chansons traditionnelles. De solides gaillards faisaient tournoyer les frêles paysannes du coin lors de longues veillées arrosées. Comme on venait de toutes les régions pour offrir ses bras, les chantiers ressemblaient à une tour de Babel.

La coexistence des différents patois des vallées rendait la communication difficile, mais le langage des corps employé lors des danses balayait les différences linguistiques. Sur les chantiers, il en allait de même : avec des signes de la main, on se comprenait. D'autres fois, les mains parlaient une langue moins aimable : on en venait facilement à elles, en cas de litige. Au début, les bagarres fréquentes interrompaient les suaves mélodies coulant des doigts d'Émile. Mais plus il célébrait l'amour et la joie, plus la violence cessait. Sa musique adoucissait les mœurs. Ce qui réjouissait Giuseppe et Jules, les patrons de l'hôtel. Ils l'adoraient, ce grand garçon avec sa mèche blonde et ses larges épaules. Ils le bichonnaient, le chouchoutaient, lui offrant un couvert, un gîte et même quelques pièces en argent. C'était déjà plus que n'avait jamais imaginé Émile au moment de se lancer dans sa folle aventure. Et c'était sans compter la reconnaissance du public. Elle, elle n'avait pas de prix. C'était la première fois qu'ils

entendaient jouer de l'accordéon de la sorte, et les gens – patrons, ouvriers, paysans – devenaient fous.

La foule le réclamait. Elle scandait son prénom. Émile !
Emilio ! Musique, Musica, Maestro !

Il avait pourtant osé poser une condition au moment de signer son contrat : la permission de s'absenter en juin et en juillet. Giuseppe et Jules, pourtant durs en affaire, avaient accepté. Allez savoir pourquoi ? Peut-être comprenaient-ils les tourments du cœur aussi bien que la loi d'airain du marché ?